

BEYROUTH INSIGHT

L'Hôte Libanais et ses coups de foudre...

Il y a 17 ans, Orpheus Haddad lançait un nouveau concept d'hébergement : les maisons d'hôtes.

Carla HENOUD

Derrière L'Hôte Libanais, qui découvre, recense et propose aujourd'hui une sélection de ces lieux mêlant charme et confort, se cache Orpheus Haddad, que rien, comme il le précise, ne prédestinait à s'intéresser au tourisme. Né au Liban, après des études de musique à Beyrouth et à Paris, puis de droit à Paris et Londres, il s'installe dans la Ville Lumière où il exerce actuellement son métier d'avocat « à plein temps ». Entouré d'une équipe de professionnels, même de loin, il poursuit la mission initiale de L'Hôte Libanais : être « un outil de développement durable, l'alternative à une approche consumériste du voyage ». « Si nous étions juste des sélecteurs de maisons, il y a longtemps que des plates-formes comme Airbnb et d'autres acteurs plus puissants que nous nous aurions réduits en pièces. Nous avons su nous pérenniser, et même croître, car nous avons une vision claire et un socle théorique solide. »

Créée en 2001, l'idée était déjà d'emmener les voyageurs « au-delà de la surface des choses. Les inviter à quitter la bulle qui leur est habituellement réservée et prendre les chemins de traverse. Car, à nos yeux, ce sont les gens qui font la différence : entrer dans leurs maisons, leurs vies, leurs villages où l'on ne faisait que passer, a permis de lever le voile sur des réalités qu'un voyage traditionnel n'aurait pas permis de connaître. Lorsqu'on

est curieux, qu'on regarde le voyage comme un moyen d'apprendre, de façonner sa manière d'être au monde, une telle expérience est particulièrement précieuse », confie Orphée Haddad.

Cette habitude, d'ouvrir sa maison à des étrangers, est devenue une mode à laquelle adhèrent des étrangers en visite au Liban, et surtout des Libanais en week-ends en dehors de la ville. Avec le temps et en dépit des multiples secousses qui ont perturbé le pays et son tourisme, L'Hôte Libanais a réussi à s'imposer et cultiver sa différence. « Je suis convaincu que ce n'est pas seulement le produit qui compte, mais la manière avec laquelle nous faisons les choses. La discrétion, la lenteur, une croissance raisonnée sont essentiels. Nous pourrions aisément proposer trois fois plus de chambres que nous le faisons actuellement, mais nous ne le souhaitons pas. *Mieux* me semble être un objectif bien plus intéressant que *plus*. »

Une expérience humaine

Le secret de cette réussite, aussi, « d'abord », renchérit Orphée Haddad, « ce sont les hôtes et le lien qui nous unit, magique et très intime. Chaque nouveau membre de la famille, parce qu'il partage nos valeurs, vient le renforcer ainsi que celles et ceux qui ont accompagné le projet dès ses balbutiements ». La « famille » de L'Hôte Libanais compte 21 maisons d'hôtes et hôtels de charme. « Je ne crois pas qu'une maison d'hôtes se distingue par ses murs ou sa loca-

lisation... Ce qui la fait, ce sont les femmes et les hommes qui en portent le projet ; c'est l'âme qu'insufflent les hôtes. Pour nous, c'est cela le critère-clef : un coup de foudre. Si ce souffle et cette envie nous touchent, alors nous embarquons ensemble. » Pas de critères rigides et impersonnels, donc, « qui ne tiennent pas compte de la spécificité de chaque lieu », mais une envie de refléter tous les visages du Liban. « Or le Liban n'est pas uniforme. » Le secret de cette réussite, enfin, repose sur un projet financièrement viable qui encourage des modes de développement alternatifs plus durables. « Nous devons démontrer que ce que nous proposons n'est pas seulement une idée louable, un peu utopiste, qui vole en éclats dès qu'elle effleure le marché, mais bel et bien une alternative économique qui fait sens, à la fois responsable et rentable. »

Sur leur site, les propositions sont claires. Beyrouth et les 4 coins du Liban sont passés au peigne fin, décrits en mots et images. Une belle invitation à se loger avec et chez l'habitant pour mieux pénétrer l'âme plurielle de notre pays.

Dans le courant de l'été, L'Hôte Libanais s'étendra pour la première fois en dehors de frontières libanaises. « Je suis très impatient et enthousiaste à cette idée. Il ne s'agira pas de répliquer quelque chose, mais d'aborder cette nouvelle destination avec un regard neuf, repartir à zéro. Écouter ce que ce pays a à nous dire, ce qu'il voudra partager avec nous, puis en être l'écho. »



Orphée Haddad, entre musique, droit et maisons d'hôtes. Photo Stéphane Lavoué

EXPOSITION

Lady Di, une des stars du musée de Bsous

Comme chaque année, d'avril à novembre, le musée de la Soie de Bsous ouvre à nouveau ses portes au public. Ses « Robes de mariées d'Orient et d'Occident » dévoilent de magnifiques pièces, dont les tenues de Lady Di, parmi les invitées-surprises...



Vue générale de l'exposition « Robes de mariées d'Orient et d'Occident ». Photo S.I.

Samah ISMAIL

À quelques minutes de Beyrouth, loin d'une capitale hyperactive, assourdissante, et entre ses arbres centenaires, se cache un lieu exceptionnel plongé dans le silence. Depuis 17 ans, le musée de la Soie à Bsous raconte à ses visiteurs l'histoire de la région et leur révèle la technique de l'industrie de la soie. Le musée, entouré d'un jardin enchanteur où une lumière mystérieuse lui insuffle une magie supplémentaire, renferme 16 salles artisanales en bois, des pièces vestimentaires admirablement mises en scène, des tuniques, des robes, des sarouels... Et comme tous les ans, une exposition est organisée pour redonner son éclat à ses lieux magiques et inviter à découvrir des trésors cachés dans des collections privées, tous liés à la soie. Après, entre autres, *Fantaisie sur la soie* et *Souvenirs de la route de la soie*, place cette année à la magnifique collection de robes de mariées datant de plus d'un siècle (de 1850 à 1900), du célèbre collectionneur italien Giorgio Forni, directeur de la fondation de textile Sartirana. Après avoir

déjà collaboré avec le musée, le collectionneur italien revient cette année partager sa collection, dans une mise en scène, une mise en place sobre et séduisante signée (par le fidèle) Jean-Louis Mainguy.

La soie de l'Orient à l'Occident

Il s'agit d'une exposition ambitieuse qui occupe deux salles au deuxième étage. Dans la première salle se marient des robes de nuances de blanc différentes. On y trouve des pièces de personnalités célèbres créées par de grands stylistes tels que Gianni Versace, Miss Dior ou encore Giorgio Armani... La star de l'installation reste la fameuse robe de Lady Diana signée Elizabeth Emmanuel. Rien à voir avec la robe blanche à encolure bateau signée Givenchy de la duchesse Meghan Markle, jeune mariée et épouse du prince Harry. La *Lady Diana*, fabriquée avec un tissu spécial en soie, comprend des volants de dentelle antique, un petit arc bleu cousu dans la ceinture et s'accompagne d'une tiare du XVIIIe siècle. Sont également exposées l'époustouflante robe de la reine Rania de Jordanie, très princesse des temps anciens, avec des épaulettes en

dentelles de couleur dorée, ainsi que la robe courte à dentelle d'Alexandra Asseli avec un détail particulièrement charmant, « le chapeau mariée », signe d'élégance par excellence.

Dans la deuxième salle, l'Orient rejoint l'Occident, comme l'indique le titre de l'exposition. Les tissus d'Afrique du Nord, les *dakbla* et *sîwa* dominent la collection de robes de soirée. Longues, de forme géométrique, avec des manches amples, les étoffes en coton et en soie portées à l'occasion des cérémonies sont parsemées de motifs de poisson, bâton, croix, ou encore de coquillage.

« C'est un projet passionnant qui a pour but de comparer les robes de deux continents différents, et nous nous sommes rendu compte que la conception des robes occidentales et orientales n'est pas du tout la même, chacun ayant sa propre vision de la mode », souligne Mona Issa, responsable des expositions du musée de la Soie.

*Robes de mariées d'Orient et d'Occident. Musée de la Soie, Bsous. Ouvert tous les jours, jusqu'au 4 novembre 2018, de 10h à 18h, sauf les lundis.

PENDANT CE TEMPS, AILLEURS...

L'artiste de rue Banksy revendique des pochoirs « apparus » à Paris

Ses œuvres disséminées sur les murs, de Londres à Gaza, font les délices d'Instagram et des passionnés de street art. Tout en dispensant un message politique, l'artiste Banksy, qui vient de sévir à Paris, fascine en entretenant le mystère sur sa personne et en ayant construit sa mythologie. « En fait, ce n'est pas très important que ce soit réellement de lui ou pas, le tout c'est que l'effet Banksy fonctionne », observe l'historien de l'art Paul Ardenne, interrogé après « l'apparition » à Paris de plusieurs œuvres du plus célèbre street artist, mais aussi du plus secret.

Hier, Banksy a revendiqué sur les réseaux sociaux ces œuvres, dont l'une a été créée sur le mur d'un parking du Centre Pompidou. L'artiste de rue fait référence à Mai 68, le plus grand mouvement social du XXe siècle en France, dans l'un de ses messages sur Instagram, qui accompagne un zoom sur ce pochoir près du Musée national d'art moderne : « 50 ans après les événements de mai 1968 à Paris. Là où est né l'art du pochoir moderne. » Bénéficiant d'une visibilité maximum depuis une rue à grande circulation, derrière le musée, l'œuvre au pochoir représente un rat. Banksy revendique également un pochoir réalisé sur les quais de Seine et représentant un couple de rats portant chapeau melon et ombrelle, semblant regarder la tour Eiffel au loin. Hier, il a posté la photo d'une troisième œuvre, située près de l'université de la Sorbonne. « Banksy ne nous a pas avertis, mais c'est notre devoir de protéger son œuvre », a

indiqué Bernard Blistène, directeur du Musée national d'art moderne, propriétaire du parking choisi par le street artist. Une plaque de plexiglas devait être posée sur le pochoir de l'artiste qui aurait réalisé d'autres œuvres dans Paris ces derniers jours, dont un visage triste près des issues de secours du Bataclan, la salle de concert cible d'une attaque jihadiste qui a fait 90 morts le 13 novembre 2015. Dans le nord de la capitale, un pochoir représentant une fillette dessinant un motif de tapisserie rose sur une croix gammée a également été découvert près d'un ancien centre de premier accueil de réfugiés. Une œuvre qui a depuis été dégradée.

L'identité de Banksy est un mystère bien gardé depuis ses débuts dans les années 1990. De lui, on connaît sa nationalité (britannique), sa ville d'origine (Bristol, où il a créé un parc d'attractions parodique), sa page Instagram et son site internet, où il met en ligne ses œuvres, sans plus de commentaires. En revanche, personne ne connaît sa véritable identité ou n'a vu en photo l'artiste, qui donne des interviews au compte-gouttes. Des rumeurs persistantes affirment qu'il ferait partie du groupe Massive Attack, également originaire de Bristol, mais sans que cela ait été prouvé. « C'est la marque de fabrique de Banksy. Au-delà du ressort marketing, c'est aussi une façon de dire : Regardez ! Avec une touche d'anonymat, comme par hasard ça vous intéresse plus », souligne Magda Danysz, spécialiste du street art. « Il y a cette fascination

de faire tomber un masque, mais on serait très déçus si on avait sa photo. En fait, on n'a pas envie de savoir, c'est comme une bonne recette » avec un ingrédient mystère, glisse la galeriste qui travaille entre Paris et Shanghai.

N'empêche, quand une œuvre de Banksy apparaît sur un mur, la nouvelle se répand comme une traînée de poudre sur les réseaux sociaux transformant les fans en chasseurs au trésor, comme à New York en octobre 2013 où il a dessiné presque une œuvre par jour pendant un mois. Comme d'autres street artists, Banksy procède souvent par « phases d'invasion » en disséminant plusieurs œuvres dans une même ville, avec une attention spécifique portée au lieu et à sa symbolique. Certaines de ses œuvres battent des records aux enchères. Une collaboration avec son compatriote Damien Hirst (*Keep It Spotless*) avait été adjugée pour 1,8 million de dollars chez Sotheby's à New York en 2008.

« Le génie de Banksy, c'est qu'il intervient pile au moment où on a eu le phénomène du (navire humanitaire) Aquarius, pile à un enjeu politique crucial pour l'Europe. Donc, comme toujours, au bon endroit et au bon moment. C'est ce qui est assez fou dans son travail », estime Nicolas Laugero-Lasserre, collectionneur de street art, à l'origine du musée Art 22 dans le nord de Paris. Un enthousiasme que ne partage pas Paul Ardenne, dénonçant un « discours mielleux ».

Source : AFP



À Paris, sur une porte dérobée près des issues de secours du Bataclan, cible d'un attentat jihadiste en novembre 2015, Banksy a dessiné une silhouette au visage triste. L'artiste de rue a revendiqué, hier sur Instagram, plusieurs autres pochoirs réalisés dans la capitale française. Thomas Samson/AFP